



Jacqueline ROLLAND

J'avais 12 ans en 1944



Claude ROUTIER

J'avais 6 ans en 1944

« *Regarder les autres en disant que ça peut être moi* »

J'ai grandi à Ponthierry, dans ce coin qu'on appelait la cour des miracles, aujourd'hui abritant l'association LaFaMiSol, sur l'avenue Beauvils. Notre maison se trouvait juste en face de l'atelier où il a été appréhendé. C'était un homme bienveillant.

Nous étions pratiquement en face de la place Leclerc. Les Allemands stockaient là-bas des moteurs d'avions qu'ils produisaient à l'usine Leroy. Nous jouions à cache-cache autour, malgré les réticences de mes parents. Les moteurs étaient ensuite transportés en camion, vers une destination inconnue.

L'entente était forte, entre garçons et filles. Des querelles d'enfants éclataient parfois, mais rien de bien méchant.

La solidarité régnait dans ce quartier. Face à la pauvreté et à la misère, nous nous serions les coudes et nous rapprochions. Il y avait toujours quelqu'un pour tendre la main.

J'ai passé mon certificat d'études à l'école des filles, avec comme enseignante Madame Tousseau, je crois. Du côté des garçons, c'était Monsieur Lecuyer.

Nous écoutions Radio Londres, la cinquième symphonie était devenue célèbre grâce à elle. Le poste collé à l'oreille, le signal brouillé, c'était risqué à écouter avec les patrouilles allemandes dans les rues. Après le couvre-feu, ils tambourinaient sur les volets si les lumières étaient encore allumées, jusqu'à ce que tout s'éteigne.

Chaque matin, les Allemands passaient devant chez nous en route pour la Seine, pour leurs exercices. Souvent, ils chantaient.

Le jour de la Libération, c'était extraordinaire. Voir les chars américains arriver, c'était l'euphorie, une joie indicible.

Durant l'occupation, certaines filles de Ponthierry fricotaient avec des allemands elles passaient devant nous en riant, comme pour nous faire comprendre qu'il ne fallait pas en embêter. Elles avaient l'habitude de les rejoindre à l'auberge du cheval blanc ou les allemands faisaient la fête

Peu après la libération, des résistants de Ponthierry ont emmené les filles, 14 je crois, soupçonnées d'avoir fréquenté des Allemands. Devant la gendarmerie, elles ont été rassemblées et chacune a été tonduë à tour de rôle, puis elles ont défilé dans les rues. (sur 1 053 récipiendaires)

Jacqueline ROLLAND

Je suis née en 1938 au sein d'une famille nombreuse comptant sept enfants. Malgré les tumultes de la guerre, j'ai grandi dans un cocon familial rempli d'amour et de bonheur. Mon père, cheminot, nous faisait voyager au gré de ses affectations, ce qui ponctuait notre vie de multiples déménagements. Ma mère, d'origine polonaise, avait traversé l'Europe avant de rencontrer mon père en France. Durant ce périple, elle avait appris quelques rudiments d'allemand, qu'elle évoquait souvent avec humour.

Nous étions une famille unie, vivant au rythme des départs et des retrouvailles, avec pour seul ancrage notre foyer et l'amour qui nous unissait. Malgré la période troublée de la guerre, mes souvenirs d'enfance sont empreints de douceur et de tendresse.

Mon premier souvenir remonte à l'exode, alors que je n'avais que deux ans. C'est un souvenir sonore qui résonne encore dans ma mémoire. On m'a raconté maintes fois l'histoire de ce jour, mais le bruit précis que j'ai entendu au Gros du Roi reste gravé en moi.

Ce souvenir sonore est le point de départ de mes réminiscences d'enfance.

Au Gros du Roi, le fracas des événements a laissé place à un calme précaire, mais la mémoire de ce moment reste vive. C'est là que j'ai pris conscience pour la première fois de la réalité du monde qui m'entourait, de l'incertitude qui planait sur notre avenir.

D'autres souvenirs sonores de cette époque me reviennent en mémoire avec une vive intensité. Je me rappelle de l'allemand de la cantine roulante, qui parvenait à échanger quelques mots avec ma mère. Il y a aussi l'attente dans la pénombre et le silence, le grincement du volet, le pain noir partagé dans la frugalité. Je me souviens également de l'arrivée du garde champêtre avec son tambour dans notre salle de classe, annonçant le retour d'un camarade dont le père était prisonnier.

Ces souvenirs résonnent en moi comme autant de témoins d'une époque révolue, mais jamais oubliée. Chacun d'eux est une pierre ajoutée à l'édifice de ma mémoire, un fragment de notre histoire familiale et collective.

L'écho de ces souvenirs résonne encore aujourd'hui, des décennies plus tard. Le bruit des chenilles des chars au moment de la libération, un mois d'août suffoquant où les routes étaient marquées par leurs empreintes, reste vivace dans ma mémoire. Bien des années plus tard, lors des événements de mai 68, le souvenir de ce bruit des chars s'est mêlé à l'actualité, rappelant ces instants où l'Histoire s'inscrit dans nos vies de manière indélébile.

Ainsi va la vie, faite de souvenirs qui se tissent au fil du temps, se superposent les uns aux autres pour former le récit de nos vies. Et c'est dans cette mémoire collective que je puise la force et la richesse de mon existence, me rappelant que chaque instant, même le plus banal en apparence, est un trésor à chérir et à préserver.

Claude ROUTIER

80 ANS
DE LA LIBÉRATION



Madeleine LEIGNIEL

J'avais 9 ans en 1944

« *La vie est une grande école* »

Je suis née à ASNIERES à quelques kilomètres de Paris. Quand la guerre s'est déclarée en 1940, j'étais âgée de cinq ans.

Nous vivions dans une maison de mes grands-parents, avec mes parents mes deux sœurs et ma tante, la sœur de Maman.

Au départ, tout se passait bien. La situation s'est très vite dégradée avec l'arrivée des soldats allemands

En 1940/41, les anglais bombardaient les usines d'Argenteuil. Chaque nuit c'était un feu d'artifice infernal. Puis la nourriture commençait à se faire Chaque jour, on nous distribuait des tickets d'alimentation. Pour les enfants, nous avions des bonbons vitamines en plus. Les restrictions étaient de plus en plus courantes.

Les gens se débrouillaient pour avoir une parcelle de jardin (prêtée par les Municipalités) dite jardin communautaire.

Notre école était occupée par les allemands. De temps en temps ces soldats se baladaient dans notre cour. Il y en avait un, très gentil, qui me donnait les fameux bonbons vitamines et il me prenait sur ses genoux.

Cependant, la situation s'aggravait de jour en jour : bombardements, manque de nourriture... En raison de cela, mon Père décida de nous envoyer en Corrèze son Pays natal, pour notre sécurité.

Mes deux sœurs, allaient chez nos grands-parents et moi chez un couple de cousins de mon Père.

En ce qui me concerne, les débuts ont été très difficiles. Je ne connaissais pas ces personnes. De plus, la cousine n'était pas très sympathique; à tel point que je l'avais surnommée « Folcoche* ».

Séparée de ma famille, je suis tombée malade, congestion pulmonaire, avec les poumons

voiles. De ce fait je n'allais pas à l'école. A cette époque, ni la pénicilline, ni les antibiotiques n'existaient. Le jeudi, j'écoissais les haricots et souvent au-dessus de ma tête, j'entendais du bruit. Je signalai à « Folcoche ». Mais la réponse était toujours la même «mais, petite idiote, ce sont des rats. Mais la réalité était bien différente. Cette réalité je l'ai apprise 80 ans plus tard.

Mes cousins allaient écouter radio Londres à 2 kilomètres, le lieu s'appelait « le moulin de chez Marcelin ». Marcelin c'était le meunier et il fournissait de la farine pour faire du pain pour tout le village.

Moi j'étais seule au lieu-dit «l'étang » dans la petite maison.

Quand ils parlaient, en me laissant seule {j'avais huit ans à l'époque » ils me recommandaient de ne répondre à personne s'il venait des visiteurs. Hélas, un soir la gestapo est venue frapper à la porte. Je ne devais pas ni répondre, ni ouvrir, mais les coups étaient si violents Ils allaient vraiment défoncer la porte, j'ai eu peur et j'ai répondu Je leur ai dit que mon tonton était au Moulin de chez Marcelin (tellement terrorisée par cette violence)

Donc ils sont partis directement au Moulin de chez Marcellin.

Lorsqu'ils sont arrivés au Moulin, le groupe de partisans était déjà reparti, par contre mon oncle était encore là. Ils l'ont arrêté et fait emprisonner à Limoges.

Fort heureusement, le réseau du Général Guingouin** l'a libéré le lendemain et mon oncle est reparti dans le maquis (évidemment nous ne savions pas ce qui s'était passé).

Ma cousine Folcoche est revenue seule à l'Etang. Elle était très en colère après moi

A la suite de ces événements, je me suis culpabilisée et cela a duré toute ma vie

Revenons en 1944.

Le temps passait et la bataille faisait rage. Les français préparaient le débarquement. Un grand réseau du centre de la France, les partisans, Commettaient des attentats contre les convois allemands qui se dirigeaient également vers la Normandie.

Mais les allemands SS ont riposté contre les populations, entre autre, à Oradour sur Glane, faisant beaucoup de massacres, également bien sûr contre les résistants qui ont donné leur vie pour la libération de notre Pays en 1945

Les allemands ont été remplacés par nos sauveurs, les américains et canadiens. C'était une joie indescriptible à Paris et partout en France. Ils se promenaient dans nos rues, nous prenaient dans leurs bras, nous embrassaient et surtout, ils nous donnaient des boules de chocolat aussi grosses qu'un ballon de foot, des chewing-gums et d'autres friandises. Nous en avions été privées pendant quatre ans. Je les ai appelés nos pères Noël.

Ma Jeune tante s'est amourachée d'un bel américain, elle parlait couramment l'anglais Chaque fois qu'il nous rendait visite, Il était chargé de cadeaux. J'avais dix ans, pour moi c'était le Prince Charmant.

Puis, ce soldat qui aurait pu devenir mon « tonton » est reparti en Amérique...

Pour nos 80 ans, ma cousine et moi-même avons fêté notre anniversaire dans ce village de Corrèze. La plupart des invites étaient des amis d'enfance du village. Je reconnais l'une des invitées. C'est la fille d'un maquisard, Antoine dit « Tanou ». Nous commençons à papoter de choses et d'autres. Et puis je lui demande comment son Père a vécu et termine la guerre.

Elle commence à me raconter qui son Père

avait pu continuer sa vie grâce à une petite fille ; elle habitait à l'Etang; elle s'appelait Madeleine. Sur le moment je ne réalise pas... puis, d'un coup que c'était de moi dont elle parlait.

Je lui dis: « mais je suis Madeleine » Elle me dit « tu as sauvé mon Père et d'autres personnes » !!!

Toutes les deux, nous sommes prises par l'émotion. Nous tombons dans les bras l'une de l'autre et nous pleurons.

Puis elle me raconte : « si les allemands étaient rentrés dans la maison, voilà ce qu'ils y auraient trouvé : la liste de tous les résistants leurs noms leurs adresses et toutes leurs actions à venir ».

J'ai été, bien malgré moi, l'instrument de leur destin.

Et quand j'écoissais les haricots, les bruits du grenier étaient tout simplement les maquisards qui vivaient au-dessus et que ma cousine hébergeait.

Finalement, ma cousine était également une héroïne car elle a bien participé à la libération de la France.

* Les enfants, qui ressentent une profonde aversion envers leur mère, lui attribuent le surnom permanent de "Folcoche", une contraction de "Folle" et "Cochonne"

** Georges Guingouin, Il joue un rôle de premier plan dans la Résistance, en dirigeant le maquis de la montagne limousine sous le nom de « Raoul ». De Gaulle le fait Compagnon de la Libération, l'un des rares communistes dans ce cas (douze sur 1 053 récipiendaires)

Madeleine LEIGNIEL

80 ANS
DE LA LIBÉRATION



Marie TIETZE
J'avais 21 ans en 1944

Poussée par la guerre

Marie Tietze était, jusqu'à son décès le 15 novembre 2023, l'une des doyennes de notre commune. C'est à la suite de la Seconde Guerre Mondiale qu'elle avait atterri à Ponthierry avec sa fille Barbara, ayant quitté son Allemagne natale dans des conditions extrêmement difficiles pour retrouver son mari prisonnier de guerre en Seine-et-Marne.

Marie Uecker (son nom de jeune fille) naquit le 1er février 1923 à Mühlenbeck, un arrondissement de Stettin en Poméranie (dans l'actuelle Pologne), dans une région de Prusse Orientale qui a déjà beaucoup souffert des combats contre les Russes pendant la Première Guerre Mondiale. Son père Emil, né en 1886, avait 13 ans de plus que sa mère Amalie, née en 1899. « A l'époque, ça ne passait pas inaperçu », écrivait-elle en 2009. « Mes parents étaient très différents, mais on dit que les contraires s'attirent... Papa ressemblait à un vieil homme. Le temps ne l'avait pas épargné : il avait navigué en mer Baltique, passant de garçon de cabine à marin pour finir timonier, un titre qui le rendait très fier. Papa était un vrai Prussien ! Il pilotait un voilier qui transportait du bois et allait en Norvège, au Danemark, en Suède... Je suppose qu'il a arrêté de naviguer après la Première Guerre, au moment de l'inflation, les temps étaient certainement très durs. Il avait déjà perdu une sœur, et son père a vécu chez nous jusqu'à sa mort à l'âge de 70 ans. Il avait les cheveux blancs comme neige et nous l'appelions tous Vater (père). » Son grand-père maternel, opposant à Hitler, est mort dans un camp de concentration quand elle était encore toute petite.

La famille était de tradition luthérienne, comme tous les Allemands de cette région, et sans être pratiquants, ils étaient tout de même croyants. Marie avait eu un frère aîné, Werner, qui est mort le jour de son baptême, puis un petit frère est arrivé en 1925, Günther. La famille n'était pas riche, Emil coupait du bois dans la forêt, Amalie faisait des ménages et parfois assistait le médecin ou le croque-mort, quant à Marie et Günther ils se faisaient un peu d'argent de poche en distribuant à tour de rôle le journal local, « General Auziger » (la gazette générale) le matin avant d'aller à l'école. « Quand j'y repense, nous avons eu une enfance plutôt heureuse, On apprenait des choses utiles, comme l'entretien de la maison

et la cuisine. On savait repriser ou recoudre un bouton, ce n'était pas la société de consommation de maintenant ! Nous n'avions ni radio ni télévision, ni aucun des appareils qu'ont tous les enfants de nos jours, mais tout se transmettait par la parole de génération en génération. C'était ça la vie de famille », se souvenait-elle avec un brin de nostalgie.

A l'âge de 14 ans, Marie trouve un emploi dans une usine de papier à lettre. Pour s'y rendre, elle coupe à travers champs. C'est justement là que, deux ans plus tard, elle va rencontrer son futur mari Gerhard Tietze, un jeune employé de l'usine d'aviation Dornier près de Rostock, venu faire des manœuvres pendant son service militaire. « Ce fut le coup de foudre, rendez-vous compte, je n'avais que 16 ans, et lui 24... Papa s'en fichait, mais Maman n'était pas du tout d'accord ! » Ils vont aussitôt entretenir une correspondance, et Gerhard va compter les jours jusqu'à la fin de son service. Mais nous sommes en 1939... la guerre va tout bouleverser.

Gerhard est envoyé en Finlande pour servir une batterie anti-aérienne (FLAK). Il revient quelques jours en permission l'année suivante, juste le temps d'épouser Marie. Fin 1944, il est fait prisonnier par les Américains, qui l'envoient en 1945 en France pour travailler dans une ferme, en tant que « prisonnier libre ».

Pendant ce temps Marie, qui ne sait pas où il est, a donné naissance à une petite Barbara. Mais si la Poméranie avait été relativement épargnée dans les premières années du conflit, elle va connaître l'enfer à partir des premiers bombardements américains du printemps 1944, suivis du très rude hiver 44-45. Les Soviétiques approchent. « Ils nous considéraient comme de sales Boches », racontera-t-elle au journal La République de Seine-et-Marne à l'occasion de ses 100 ans. « Et quand ils voulaient une fille, ils en choisissaient une et on n'avait rien à dire... » Marie réussit à fuir avec son bébé et sa mère, mais doit laisser derrière elle son père Emil et son frère Günther. Elle ne saura jamais ce qu'ils sont devenus. Tout ce qu'on sait, c'est que les Soviétiques élimineront quasiment tous ceux qui n'ont pas pu fuir, soit 300,000 civils...

Cet exode va les faire voyager dans une Allemagne dévastée, d'abord chez un oncle maternel dans le massif montagneux du Harz, puis dans une cave de brasserie. « Quand les Américains sont arrivés, c'était un immense soulagement ! » avouait-elle. Mais cette région passe en 1946 sous contrôle soviétique... Marie et sa fille trouvent provisoirement un abri, avec des milliers d'autres réfugiés, à Nordhausen dans ce qui reste de l'ancien camp de déportés de Dora-Mittelbau, où étaient construites les redoutables fusées V2 dans des conditions épouvantables pour les prisonniers.

Marie se retrouve donc dans la nouvelle Allemagne de l'Est. Impossible d'en sortir... enfin, pas tout à fait. Afin de gagner un peu d'argent pour nourrir sa fille, elle prend énormément de risques pour faire passer des familles entières à l'Ouest, en zone britannique. « J'ai été arrêtée plusieurs fois, frappée par les Russes, mais j'ai toujours réussi à m'enfuir ». A pied, à travers la montagne, en rampant dans des fossés ou dans une caravane de cirque, tout est bon ! C'est grâce à l'une de ces familles, à qui elle envoyait régulièrement quelques bagages qu'ils avaient dû laisser derrière eux en les confiant à d'autres clandestins, qu'elle va être mise en relation avec la Croix Rouge et retrouver enfin la trace de son mari. Celui-ci ne pouvant se rendre en RDA, c'est elle qui va s'arranger pour passer à son tour à l'Ouest. Au prix d'immenses efforts, elle parviendra à s'envoler en septembre 1949 avec sa fille, à bord de l'un des tout derniers avions du fameux pont aérien de Berlin, pour se poser sur une base anglaise en RFA (Allemagne de l'Ouest). De là, elle prendra un train pour Strasbourg, puis plusieurs autres pour arriver enfin à Nangis, où elle retrouve son cher Gerhard. Il est ouvrier agricole à la Chapelle-Rablais et loge dans une toute petite chambre chez son employeur. Là, Marie parvient à se faire quelques amis, dont une Allemande mariée à un Français rencontré en Forêt Noire alors qu'il y était prisonnier ! Le salaire mensuel de Gerhard n'est que de 20000 anciens francs (à peine 200 euros d'aujourd'hui) qui sont vite épuisés dès qu'il faut acheter autre chose que l'essentiel, comme des chaussures pour Barbara ou un vêtement neuf.

Ayant eu vent d'une place à l'usine de papiers peints de Ponthierry, la famille emménage bientôt à l'étage de l'un des pavillons de la cité Leroy. Au début le travail n'est pas beaucoup plus gra-

tifiant qu'à la ferme, jusqu'à ce que l'on remarque le savoir-faire que Gerhard avait acquis chez Dornier. Il va alors s'occuper de l'entretien des machines, ce qui lui plaira beaucoup plus.

Quant à Marie, elle trouve une place de bonne chez un officier, qui lui témoignera beaucoup de considération, ce qui n'est pas toujours le cas des autres habitants, dont certains ont bien sûr souffert de l'Occupation. Une situation tout aussi difficile pour Barbara, qui va à l'école à Corbeil. De plus les Tietze ne maîtrisent pas encore notre langue. « Je savais seulement dire bonjour », racontait Marie. De là à se faire encore traiter de Boches... Heureusement son nouveau travail au Centre de Santé, tenu à l'époque par des bonnes sœurs, va améliorer les choses : « Elles m'ont aidé à apprendre le français ». Quand la mairie reprend la gestion du Centre, Marie se retrouve tout naturellement employée municipale, jusqu'à sa retraite.

Gerhard ne perdra jamais son fort accent germanique, et décèdera en 2003. Marie, qui préférera toujours écrire dans sa langue natale bien que maîtrisant parfaitement le français, atteindra les 100 ans dans la maison de retraite « Le Village » de Boissise-le-Roi, quelques mois seulement après avoir quitté sa maison de St-Fargeau-Ponthierry. Dans les derniers mois de sa vie, elle renouera avec sa religion d'origine mise en sommeil toutes ces années, grâce à la communauté protestante de Dammarie-les-Lys, ce qui lui procurera du réconfort. Et sa recette pour atteindre 100 ans ? « De Maman, j'ai gardé la serviabilité et la bonne humeur. Mais l'obstination, l'entêtement et la fierté, je les tiens de mon Papa ! »

Nous n'oublions pas Marie Tietze (1923-2023).

Sources : *Carnet de souvenirs de Marie Tietze, 2009 (traduit de l'Allemand par Christine Caillou)*

Article de la République de Seine-et-Marne du 13 février 2023

Interview réalisée par l'ARH en juin et juillet 2023.

80ANS
DE LA LIBÉRATION



Jean-Jacques LEBRUN

J'avais 10 ans en 1944

« Faites attention à vos fréquentations et soyez toujours droit. »

Enfant, j'habitais à Ponthierry, dans l'avenue de la gare, maintenant l'avenue Beaufls, au moment de la guerre on appelait cet endroit « la Cour des Miracles », Il y a l'association LAFAMISOL maintenant

Mon père était coiffeur, juste à côté, il y avait un café qui était tenu par Mr et Mme Moreau

Le Bombardement.

Je me souviens du 1er aout 1944, ce n'était pas très loin avant la libération. Ce jour-là, j'allais au pain chez Hamel, le boulanger qui est au milieu de Ponthierry et à côté, il y avait un café. ... chez Bachelier. Dès que j'ai entendu les premières détonations ; car des bombes qui tombent, mais ça fait un bruit énorme ; Je me suis caché sous une table et j'ai attendu que ça se passe.

Ils ont bombardé car il y avait des usines à Ponthierry, L'usine Leroy avait été réquisitionnées par les allemands pour fabriquer des moteur d'avions. Le bombardement a suivi une ligne des antennes de Saint-Assise, le pont de Ponthierry, l'usine Leroy jusqu'au château des bordes... comme si on allait à Moulignon. D'ailleurs quand j'ai fait construire plus tard, près du parc des bordes, on a retrouvé des morceaux de bombes.

Dans le parc des bordes il y avait des grands blockhaus en bétons, c'est là qu'il testait les moteurs d'avions, ça faisait un bruit terrible

Quand ça s'est arrêté, j'ai couru chez moi et heureusement notre coin n'avait pas été touché. Car sur la grande place (place Leclerc maintenant) il y avait plein de moteur d'avions qui étaient stockés pour être récupérés. On s'amusait parfois à cache-cache derrière les moteurs d'avion, On ne se rendait pas compte du danger que c'était

Le jour de ce bombardement-là, il y a une fille qui est décédée, Loulou Joubier. Elle n'était pas morte sur le coup, elle grattait la terre pour filer.

Les allemands.

Il y avait une garnison d'Allemands, ils étaient une centaine, qui logeait au pavillon Leroy. Au centre de santé c'était une école d'officiers et je précise, ils n'ont jamais commis des actions sur la population.

Quel que soit le temps ils allaient, au pas de course jusqu'au pont. Ils plongeaient et se baignaient. C'était des durs

Le midi ils passaient en rang et en chantant pour aller travailler

M.Beaufls

J'habitais dans la cour des miracles. J'étais voisin de Jacqueline Rolland qui as mon âge et de Monsieur Beaufls qui était plombier

Il a été arrêté par les Allemands le 16 juin 1944 Et comme c'est... . Il a certainement été dénoncé car il avait secouru un pilote américain

Je me souviens de son arrestation. J'étais parti chercher un fer à repasser chez Madame Cailleton, au retour, alors que j'allais rentrer chez moi, une 15 Cv Citroën noire ; que tout le monde avait dans ce temps-là ; s'est arrêtée, des hommes habillés en noir sont descendus.

Quelques minutes J'ai vu sortir Monsieur Beaufls sortir du garage, il avait les mains dans le dos; il avait pris déjà des bons coups dans la couenne. Et moi, j'étais là, avec mon fer à repassé, je ne pouvais pas rentrer, je ne pouvais pas dire un mot, j'étais un peu paralysé. J'avais 10 ans

Il a été très valeureux, c'était un sacré gaillard mais on ne résiste pas à la gestapo. Ensuite il a été rentré dans la voiture. Je l'ai vu partir le pauvre, il n'est jamais revenu. En repartant vers Melun, le gendarme de la commune L'adjudant Bonet attendait, , il a posé, le coude sur le toit pour, surement, de-

mandé ce qu'il se passait... On savait c'était un collabo.

La libération

Les gens étaient fous de joie. Tout le monde criait, s'embrassait. J'avais quitté la maison, j'étais monté sur un char des Américains.

Tous les trois mètres, ils s'arrêtaient, tellement ils étaient les uns derrière les autres. Ils distribuaient des bonbons et des chewum-gum. Les filles grimpaient sur les chenilles pour embrasser le chef de char.

A la libération, Il y des filles qui ont été tondues sur la nationale 7. Une douzaine de filles qui ont été avec les Allemands pendant la guerre. Elles ont défilées comme ça devant tout le monde. Le soir même des femmes charitables sont venues pour leur donner des châles pour recouvrir leur tête.

Jean-Jacques LEBRUN

80 ANS
DE LA LIBÉRATION



Mireille GAY

J'avais 6 ans en 1944

*« Il faut apprécier le sens
du mot liberté »*

Je suis née en 1938 dans la chaleureuse maison familiale de Ponthierry. Un petit coin de paradis où ma famille menait une vie simple mais heureuse. Mon père, Jacques, et ma mère, Marie, tous deux charcutiers, se sont rencontrés à Marseille, et c'est là que réside l'origine de mon prénom, Mireille.

Notre humble demeure, toujours debout de nos jours, donnait sur une cour pavée où résonnaient les rires des enfants et les bruits des voisins. Mais la vie tranquille que nous connaissions fut bousculée par l'irruption de la guerre.

Au début du conflit, mon père fut mobilisé comme soldat dans la marine. Malheureusement, il fut capturé par les forces ennemies et ne retrouva la liberté qu'en 1941. Son retour à Ponthierry fut un moment de joie intense pour toute la famille, mais également l'occasion de replonger dans la réalité de la guerre qui faisait rage.

De retour dans notre paisible ville, mon père reprit son métier de charcutier avec vaillance. Arpentant les routes sur son vélo avec sa carriole, il se rendait de fermes en fermes pour abattre les cochons. Le troc était alors monnaie courante, certains payaient en argent, d'autres en viande ou en produits de la ferme. Notre table était toujours bien garnie grâce à ces échanges, malgré les restrictions imposées par la guerre.

Au cœur de ces souvenirs tumultueux, se dessine la figure bienveillante de M. Vignand, notre charmant voisin. Pâtissier de profession, il régalaient les papilles de tout

le quartier avec ses délicieux bonbons et ses glaces divines. Mais la guerre avait aussi frappé à sa porte, puisque son logement fut réquisitionné par les Allemands pour héberger l'un des leurs, probablement un officier. Il prit donc ses quartiers chez M. Vignand, qui lui assurait gîte et couvert malgré les risques encourus.

Après la libération, les Forces Françaises de l'Intérieur (FFI) vinrent arrêter l'officier allemand, accusant M. Vignand de collaboration. Une accusation injuste qui le conduisit derrière les barreaux, alors même qu'il était un homme bon et honorable. Son épouse, dévastée par ces événements, décéda peu de temps après, et M. Vignand ne put même pas lui rendre un dernier hommage lors de ses funérailles.

Mes parents et moi étions révoltés par cette injustice flagrante. M. Vignand ne méritait pas un tel sort. Sa gentillesse et sa générosité étaient connues de tous dans notre quartier, et il était impensable pour nous qu'il puisse être associé à la collaboration. Aujourd'hui, 80 ans plus tard, je suis heureuse de pouvoir lui rendre justice et réhabiliter sa mémoire, témoignant ainsi de sa bonté et de son intégrité qui ont marqué notre communauté à jamais. Je suis née en 1938 dans la chaleureuse maison familiale de Ponthierry. Un petit coin de paradis où ma famille menait une vie simple mais heureuse. Mon père, Jacques, et ma mère, Marie, tous deux charcutiers, se sont rencontrés à Marseille, et c'est là que réside l'origine de mon prénom, Mireille.

Notre humble demeure, toujours debout de nos jours, donnait sur une cour pavée où résonnaient les rires des enfants et les bruits des voisins. Mais la vie tranquille que nous connaissions fut bousculée par l'irruption de la guerre.

Au début du conflit, mon père fut mobilisé comme soldat dans la marine. Malheureusement, il fut capturé par les forces ennemies et ne retrouva la liberté qu'en 1941. Son retour à Ponthierry fut un moment de joie intense pour toute la famille, mais également l'occasion de replonger dans la réalité de la guerre qui faisait rage.

De retour dans notre paisible ville, mon père reprit son métier de charcutier avec vaillance. Arpentant les routes sur son vélo avec sa carriole, il se rendait de fermes en fermes pour abattre les cochons. Le troc était alors monnaie courante, certains payaient en argent, d'autres en viande ou en produits de la ferme. Notre table était toujours bien garnie grâce à ces échanges, malgré les restrictions imposées par la guerre.

Au cœur de ces souvenirs tumultueux, se dessine la figure bienveillante de M. Vignand, notre charmant voisin. Pâtissier de profession, il régalaient les papilles de tout le quartier avec ses délicieux bonbons et ses glaces divines. Mais la guerre avait aussi frappé à sa porte, puisque son logement fut réquisitionné par les Allemands pour héberger l'un des leurs, probablement un officier. Il prit donc ses quartiers chez M. Vignand, qui lui assurait gîte et couvert malgré les risques encourus.

Après la libération, les Forces Françaises de l'Intérieur (FFI) vinrent arrêter l'officier allemand, accusant M. Vignand de collaboration. Une accusation injuste qui le conduisit derrière les barreaux, alors même qu'il était un homme bon et honorable. Son épouse, dévastée par ces événements, décéda peu de temps après, et M. Vignand ne put même pas lui rendre un dernier hommage lors de ses funérailles.

Mes parents et moi étions révoltés par cette injustice flagrante. M. Vignand ne méritait pas un tel sort. Sa gentillesse et sa générosité étaient connues de tous dans notre quartier, et il était impensable pour nous qu'il puisse être associé à la collaboration. Aujourd'hui, 80 ans plus tard, je suis heureuse de pouvoir lui rendre justice et réhabiliter sa mémoire, témoignant ainsi de sa bonté et de son intégrité qui ont marqué notre communauté à jamais.

Mireille GAY

Dans la soirée, des femmes (charitables) leur ont fait passer des foulards afin qu'elles puissent dissimuler leur tonsure. On a entendu dire que plus tard dans la nuit, elles avaient dû assurer le repos des guerriers dans les camions américains (GMC) stationnés à Pringy.

La construction du pont de bateaux et la traversée du matériel, spectacle permanent et impressionnant nous a occupé pendant plusieurs journées mais comment faire la fête sans musique et surtout sans danser ?

Rapidement les bals furent organisés en particulier sous le marché couvert (à l'emplacement de la poste aujourd'hui). Une nuit, une gâchette trop sensible laissa filer une balle qui ricocha sur le ciment et érafla la cuisse d'une jeune fille. Pendant qu'un sergent de la division Leclerc (stationnée à Seine Port) reniflait (sans succès) toutes les armes pour déceler une odeur de poudre, la jeune fille, installée sur une chaise, robe remontée jusqu'au parement d'un dessous intime, recevait les premiers soins pour une (très) légère blessure. Mais déjà, sans perdre de temps, l'accordéon s'étirait à nouveau et tout Ponthierry se remit à danser.

Un soir que je me rendais au bal, j'entendis quelques détonations, et le sifflement des balles à l'angle de la nationale 7 et de la rue de Jonville. Dans les locaux de la gendarmerie, deux GIs assis, c'étaient les ambulanciers du véhicule qui venait d'être attaqué. Pendant que l'adjudant passait un savon à ses gendarmes qui semblaient ne pas avoir utilisé la bonne tactique pour arrêter les braqueurs (soldats américains déserteurs) deux MP rapidement arrivés et comprenant que personne n'avait rien vu dans l'obscurité qui régnait, embarquèrent sans ménagement leurs deux compatriotes.

Et je suis allé retrouver mes potes sous le marché, j'avais quelque chose à leur raconter.

LA DERNIÈRE FOIS

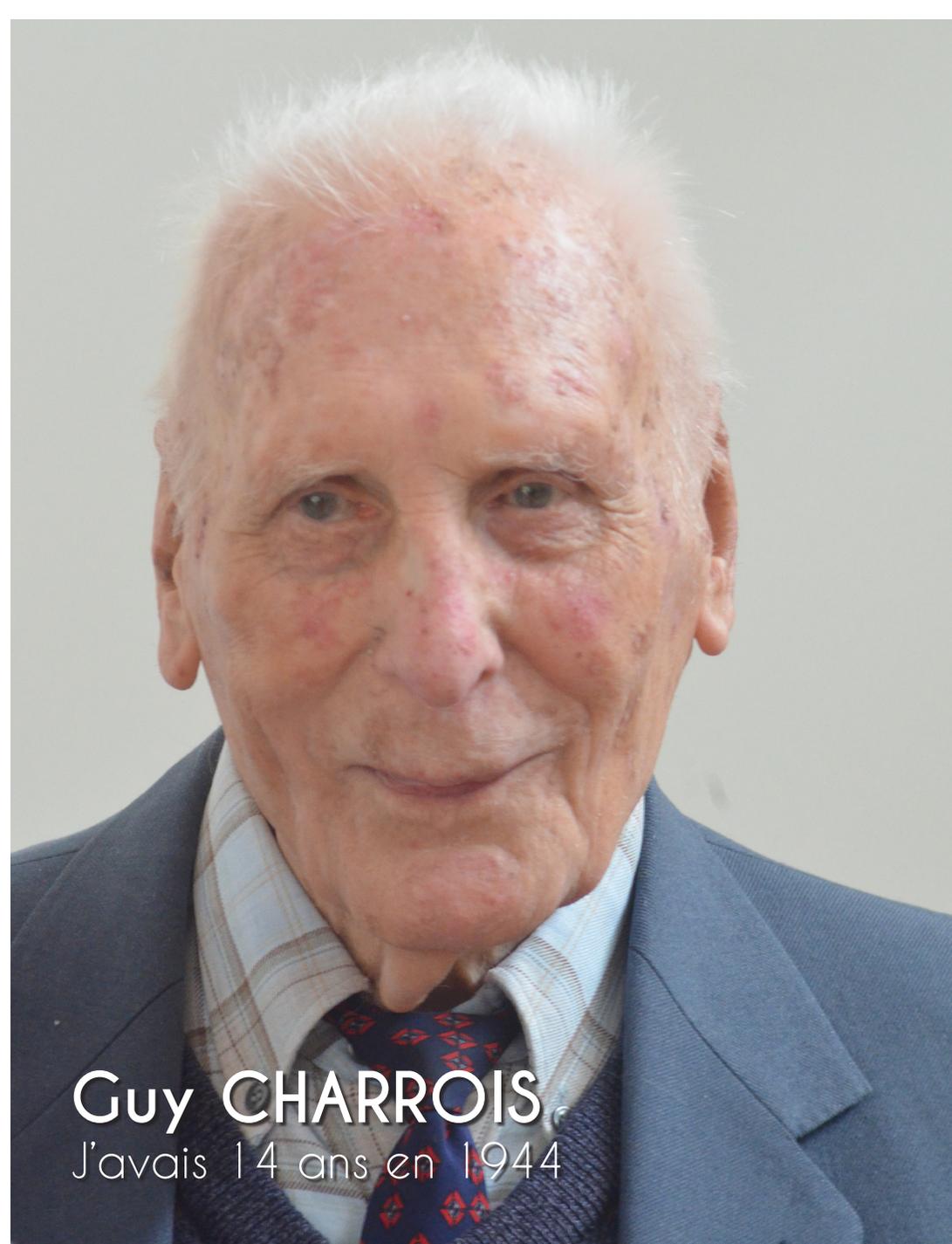
Un matin, sur six rangs, une soixantaine d'hommes au total, mains derrière la nuque, au pas de gymnastique ; ils descendaient la côte de Pringy, encadrés par quelques GIs, mitrailleuse en bandoulière.

C'étaient des prisonniers allemands.

Une gourde se détacha d'un ceinturon, un camarade (solidaire) donna un coup de pied dans le bidon pour le projeter en avant afin qu'il puisse être récupéré par l'un d'eux. Aucun n'osa quitter le rang. J'ai été ramasser cette gourde abandonnée sur la route.

C'est la dernière fois que j'ai entendu le bruit métallique de bottes allemandes sur les vieux pavés de notre avenue de Fontainebleau.

Guy CHARROIS



Guy CHARROIS
J'avais 14 ans en 1944



AOÛT 1939

J'avais 9 ans quand la guerre fut déclarée en août 1939. Nous venions d'emménager dans un petit immeuble flambant neuf en pierres meulières, construit pour six ménages de personnes travaillant à la Cooper (usine Salmon). Au N° 4 de l'avenue de Fontainebleau, en bas de la côte de Pringy, près du lavoir traversé par la rivière l'école; nous habitions au deuxième et dernier étage, vue imprenable sur la Rn 7.

L'EXODE

Chaque jour un peu plus, en ce début d'été 1940, l'avenue de Fontainebleau croulait sous le flot ininterrompu de camions, voitures, chariots tirés par des chevaux qui ralentissaient la circulation, véhicules de toutes sortes, chargés à craquer de gens, bagages, meubles, ou animaux. De jour comme de nuit, la longue fuite vers le sud passait par Ponthierry.

Belges, et Français du nord au début, nous n'allions pas tarder à nous joindre à eux.

Quelques jours avant de partir, une épaisse fumée noire recouvrait la ville et, voyant les visages noircis des gens qui fuyaient, nous nous moquions un peu d'eux avant qu'ils nous fassent remarquer que nous étions dans le même état. Je ne connaissais pas la cause de cette fumée mais on entendait dire que l'armée avait fait sauter des dépôts d'essence.

La Cooper où travaillaient mes parents avait mis un camion à la disposition de quelques familles, femmes et enfants, tandis que les hommes filaient en vélo pour Brive où nous devions nous retrouver.

Installés sur des bancs, une valise pour tout bagage, nous sommes partis un matin, pas bien loin, nous avons fait une quarantaine de kilomètres en quatre jours.

Mon inséparable copain Gilbert Sautereau et moi étions grimpés dans un cerisier au bord de la route, à la recherche de quelques fruits que d'autres que nous n'avaient pu cueillir, c'est alors qu'un refus d'obéissance caractérisé allait se dérouler sous nos yeux.

Un général (nous avions repéré ses deux étoiles) demandait au chauffeur d'un camion de déplacer son véhicule afin que trois voitures de l'armée puissent passer; ce dernier refusant tout net de

bouger, le général sorti son revolver de l'étui en disant « Si vous n'obtempérez pas immédiatement, je vous brûle la cervelle »

Avec mon copain G S, on sentait que les choses allaient se gâter et on aurait bien voulu être perchés ailleurs. La détonation, du sang qui giclé, un gros trou dans la tête de cet entêté, nous ne crâions pas.

C'est à ce moment que l'autorité militaire trouva ses limites. Furibarde, l'épouse du camionneur venait de descendre du camion et, plantée devant le général, il en prit pour son grade. « Qu'est ce que vous foutez ici au lieu d'être au front à vous battre avec vos soldats ? Vous croyez que c'est en emm...les civils que vous allez sauver la France ? ». Je n'ajouterai pas tous les mots verts qui suivirent.

Le revolver regagna son étui, le général sa voiture. Mais bon sang, ne savait-il pas qui porte la culotte en ce bas monde ?

Un peu plus tard dans la soirée, dans toute cette cohue humaine, quelques soldats de l'infanterie coloniale et des tirailleurs sénégalais, à pied, fusil en bandoulière tentaient de se frayer un passage. En les voyant ma mère me dit « C'est pas bon signe, quand on voit ces troupes là, les autres sont pas loin ».

ATTENTION ! ATTENTION !

Ce matin là, ma mère était allée jusqu'à Malesherbes à 6 Kilomètres d'où notre camion était bloqué depuis deux jours ; elle venait me chercher car elle pensait que nous pourrions trouver un peu de ravitaillement dans les magasins de cette petite ville. Bien entendu, les commerçants, comme toute la population avaient fui et tout le monde se servait, sur le peu qu'il restait sur les consoles.

Et nous voilà partis, marchant l'un derrière l'autre, sur le petit sentier qui longeait la route.

A peine avions nous fait une centaine de mètres quand : « attention ! Attention ! ». La voix derrière nous était neutre, calme, sans accent. A peine le temps de nous ranger et de se retourner, une demi douzaine de soldats vert de gris, en vélo, l'un derrière l'autre, casqués, mitraillette autour du cou, grenades à manche réparties dans leurs bottes sont passés devant nous, tranquillement, comme des cyclotouristes.

Nous nous sommes regardés avec ma mère sans dire un mot. Tous ces jours passés sur la route n'avaient servi à rien, ils nous avaient rattrapés ; nous avons pensé immédiatement à toutes les exactions que les journaux et la radio diffusaient sur ces soldats : déportation dans les mines de sel, yeux des enfants crevés, mains coupées... Nous avions vraiment de quoi être inquiets et je me souvenais des histoires que nous racontait une de mes tantes qui avait mon âge à la guerre de 14 ; elle avait subi leur occupation dans les Ardennes pendant quatre ans , les pires années de sa vie rappelait elle toujours et quand elle parlait d'eux, pour les désigner, elle n'utilisait jamais un autre nom que je ne veux pas écrire ici.

Les éclaireurs passés, le gros de la troupe ne se fit pas attendre. En quelques instants, pour dégager la route, tout ce qui était muni de quatre roues s'est retrouvé parqué dans les champs. Je ne pense pas qu'à ce moment, la femme du camionneur soit intervenue une nouvelle fois, même auprès d'une deuxième pompe de la wehrmacht pour lui expliquer sa stratégie militaire.

Tanks, canons, camions bourrés de soldats passaient lentement devant nous, debout, alignés sur le bas-côté, silencieux, inquiets.

Et voilà que des soldats nous on fait signe d'approcher ; ils avaient des bonbons dans les mains et nous les offraient. Bien entendu d'après ce que nous savions ils étaient forcément empoisonnés et nous les gardions dans nos mains. C'est ma mère qui a décrispé la situation car après avoir examiné un bonbon elle nous a dit « vous pouvez les manger les enfants, ce sont des bonbons français qu'ils ont dû piller nos magasins ».

Notre camion tractait une fourgonnette (en panne sèche) et au cours d'une manœuvre pour se garer dans une prairie, un de nos camarades s'est fait renverser par cette dernière ; rapidement un médecin allemand est arrivé pour le soigner avec gentillesse et dans un excellent français, il l'a rassuré sur l'état de sa (légère) blessure. Nous commençons à penser qu'ils n'étaient peut-être pas si méchants.

De notre parking improvisé, nous pouvions voir la route, légèrement en contrebas et dans la soirée, G S toujours à l'affût de l'évènement vint nous chercher : « venez vite les gars y'a du monde en bas »

Sur toute la largeur de la route ils marchaient, une colonne interminable, fantassins, artilleurs troupes coloniales, ils étaient des centaines à

passer devant nous, soldats français désarmés, une musette sur le dos pour tout bagage, silencieux. Nous aussi.

Nous étions bien jeunes mais fallait-il être un homme pour sentir la détresse de tous ces hommes ?

Ils étaient encadrés par quelques allemands, arme à la bretelle ; certains sans doute ont pensé à s'évader ce qui semblait assez facile, mais on leur avait dit : « nous vous conduisons dans un camps pour vous libérer avec des papiers en règle, ne cherchez pas à vous évader, vous serez fusillés ». L'intox déjà.

Nous nous étions éloignés d'un homme (la soixantaine) que les Allemands avaient jeté à terre après lui avoir ligoté les mains derrière le dos mais il continuait à les insulter. Le lendemain, nous avons regagné Ponthierry, sans problème.

LA RUE LES COPAINS

Il faut rappeler qu'en 1940 Ponthierry (sans ses hameaux) compte moins de 2000 habitants ; alors évidemment à l'école, nous nous connaissions tous et nous avions une vie collective très importante.

A part quelques familles que l'on pouvait compter sur les doigts d'une main, les niveaux de vie, d'éducation (certificat d'études) et les comportements étaient sensiblement identiques. Nos parents partaient tôt le matin et rentraient tard le soir de leur travail. Nos logements étaient sans confort ni chauffage, la radio pas partout, la télé quésako ? le vélo ? C'était souvent le cadeau pour la réussite au 'certif' (vers 14 ans).

Mais nous avions la rue, par tous les temps, toutes les saisons, nous étions dehors. Tous nos déplacements se faisant à pied on était sûr de rencontrer un copain, puis un autre encore, nous n'étions jamais seuls.

Parfois, les journées (sans école) nous semblaient longues et dans ces cas-là, notre imagination n'allait pas toujours du bon côté ; grimpés sur le toit du lavoir en bas de la côte de Pringy, munis d'un gros pavé de grès, nous n'hésitions pas à lâcher notre munition pour éclabousser les laveuses.

Le port Picketty, près du pont, servait à l'embarquement des pierres meulières extraites de la carrière d'Orgenoy et transportées dans des wagonnets jusqu'à la seine ; pour les après-midi de grand désœuvrement c'étaient pour nous une aire de jeu exceptionnelle : Décrocher un wagonnet du train, le pousser en remontant une pente (douce) pendant un bon kilomètre en échappant à la surveillance des ouvriers du port (qui nous connaissaient) pour arriver à la hauteur de la route qui conduit à Boissise, c'était le grand bonheur. Il suffisait de monter rapidement sur la plateforme qui repartait dans l'autre sens et prenait rapidement de la vitesse car le tracé de la voie était très incliné à cet endroit. Quelques minutes de voyage avant de nous éjecter quelques mètres avant que notre bolide ne déraille en heurtant la rame d'où nous l'avions décroché. Notre équipée se terminait par un petit sprint pour échapper à la colère (feinte sans doute) des ouvriers. Quelquefois des enfants plus jeunes, (nous faisions pourtant le tri avant chaque départ), n'osaient pas sauter avant le choc mais aucun ne nous ne fut jamais blessé, un miracle sans doute.

Et il y avait les points de rencontre obligés :

Toute l'année, le terrain de foot, quand nous avions un ballon.

L'hiver, les batailles de boules de neige, les descentes en traîneaux (fabrication maison) et les glissades grâce au boucher qui vidait ses seaux d'eau sur le sol gelé pour notre bonheur et la réprobation des passantes qui, parfois venaient répandre de la cendre sur notre piste de vitesse.

L'été, tous très beaux pendant les années d'occupation, nous nous retrouvions à la baignade qui se trouvait de l'autre côté de la seine à la hauteur du centre des PTT. Nous étions toujours dans l'eau ; l'après-midi entre nous, à 18 heures avec le personnel (essentiellement féminin) qui travaillait dans les usines Salmon et Leroy et le soir (vers 21h) avec les gars qui travaillaient dans les fermes.

Sans oublier que la pénurie alimentaire nous obligeait à participer à quelques travaux de jardinage ; toutes les familles avaient un jardin, voire un deuxième, loué à un fermier.

L'hiver, le ramassage du bois mort dans les propriétés avoisinantes avec parfois une inspection du garde pour voir si la brouette ne contenait pas de branches coupées.

L'été, glaner, récolter le grain, le moudre au moulin à café pour obtenir, le moment venu, une (trop petite) miche de pain.

Si les distractions étaient rares, nous avons vu ou vécu parfois des événements exceptionnels: la mobilisation générale, l'exode, l'occupation, les alertes, les vagues d'avions alliés canardés par la DCA, puis un jour, l'infamie suprême, des copains et leurs parents dans la rue, l'étoile jaune cousue sur leur manteau, et les bombardements des gares de triage qui nous tenaient éveillés une partie de la nuit, celui de Ponthierry et enfin la libération.

Ces années noires que nous vivions ensemble avaient tissé entre nous des liens de camaraderie et de solidarité très forts; les joies ou la peine d'un copain étaient partagées et ne nous laissaient pas indifférents. Si nous n'étions pas des frères d'armes nous étions des frères de la rue.

COHABITATION

Souvent, les jeudis après-midi, alors que nous faisons une partie de foot, ils arrivaient. Nous leur faisons à regret, un peu de place, nous étions là pour jouer, eux pour faire de l'exercice chacun son aire de jeu, on s'ignorait.

Quelquefois, notre ballon filait malencontreusement sur le carré qu'ils s'étaient approprié. Figés comme des statues, les yeux rivés sur la balle, nous attendions, personne n'osait aller la récupérer. Bien sûr que les quarante guss qui étaient là en train de manœuvrer avaient tous envie de nous la renvoyer, tous les hommes du monde ont tapé dans un ballon.

Sauf leur chef. On le reconnaissait facilement, lui seul portait une casquette, les autres étaient en calot.

Enfin, quand le galonné l'apercevait, il nous regardait pour voir dans quelle direction tirer. Nous n'aimions pas sa façon de frapper la balle, il faisait un 'pointu' c'est-à-dire qu'il tapait avec le bout de sa botte et ça manque de précision. C'est sûr, lui il ne savait pas jouer au foot. Nous faisons quand même attention de ne pas recommencer, il n'avait pas l'air commode.

Un jour, les soldats nous ont demandé de leur prêter notre ballon ; à la fin de la partie, pour nous remercier, l'un d'eux a pris son calot pour faire une collecte. Un radin (sans doute) qui ne voulait pas participer, s'est fait chamber par ses copains et notre collecteur, pour lui faire honte a remis une pièce de sa poche.

Nos généreux donateurs s'imaginaient peut-être que cet argent allait servir à nous acheter quelques friandises.

Non bien sûr. Sans perdre de temps nous avons fait les deux buralistes de Ponthierry. Sans succès, les 'cibiches' c'était suffisamment rationné pour ne pas les gaspiller avec des fumillons, comme ils nous appelaient, les hommes.

Dépités, nous avons acheté un paquet de cigarettes 'eucalyptus' à la pharmacie. Ce n'était pas du vrai tabac mais ça fait de la fumée cela donne de l'importance et on est ensemble, en cachette, entre grands, les petits nous les avions virés, des fois qu'ils nous caftent.

PLEURE PAS PAPA

La nuit tombait ; assis sur une marche devant chez lui, c'est Bernard Bré qui nous appris la mort de nos deux copains; il s'était mis à pleurer à chaudes larmes. « Je vous dit que Studer est mort et Moix aussi ». Nous étions bouleversés

Il nous avait pourtant souvent mis en garde Monsieur* « n'allez pas traîner dans les dépôts de munitions, ne touchez pas aux armes que vous trouvez, ça ne ressemble pas à un presse-purée ces choses-là, vous savez faire la différence non ? ».

Et pourtant ils y sont allés quand même AM et SS (de Pringy). Un jeudi après-midi, ils étaient partis tous les deux, un troisième pressentant le danger les avait lâché en route. C'était dans le dépôt de munitions situé au lieu-dit « la bergerie ». Ils avaient, d'après Monsieur, manipulé un obus anti char.

* *A l'hôpital, mortellement blessé, son père à son chevet, Athur M lui dit « pleure pas papa, c'est de ma faute si je suis là »

* c'est ainsi que nous devons appeler notre instituteur Monsieur Lecuyer directeur de l'école de garçons de Py

** cette scène m'a été rapportée

Je ne sais qui avait eu l'idée d'organiser cette rencontre de foot, les dirigeants de l'USPP ou le commandant des soldats allemands casernés à l'hôtel Leroy, mais par un beau dimanche après-midi, en 1943 les maillots bleu, parements jaunes de Ponthierry ont pu se défouler sur les tibias de leurs adversaires.

Reconnaissons tout de suite que le score final ne nous fut pas favorable loin, sans faut, mais coté Français avait-on vraiment envie de jouer au ballon ? Ils étaient venus probablement pour 'jouer le bonhomme' comme on disait à l'époque.

Le point d'orgue ce cette rencontre fut quand la semelle de la chaussure de Roger Alberque rencontra la cheville de son adversaire ; ce dernier ne put retenir un cri et, supporté, par deux Kamarads, il regagna la touche. Sa cheville, qui virait du bleu au noir avait triplé de volume en quelques instants. En fait, je crois que si Roger (le français) n'avait pu dire ce qu'il pensait à G (l'allemand) il lui avait fait sentir. Voyons aussi le bon côté des choses, pour le soldat, sa blessure lui a sans doute permis d'être exempté de service pendant quelques jours.

Battus mais contents les Gaulois.

LES COLLABOS

Quelques noms circulaient dans Ponthierry . Il s'agissait de personnes qui, par leur propos bienveillants pour l'occupant ou hostiles aux Anglais, les rendaient suspects. Sans que l'on sache vraiment jusqu'où pourrait aller leur engagement. Auraient-ils dénoncé un voisin, un ami à la milice ou aux Allemands pour un propos ou un fait anodin?

Par contre, il y avait des doutes très sérieux pour quelques-uns, la méfiance à leur égard était recommandée.

Et pourtant ... : Mon père requis pour le STO fin 42, avec une vingtaine de collègues qui travaillaient à la Cooper avait oublié de repartir en Allemagne après une permission ; il s'était caché jusqu'à la fin de la guerre chez sa mère dans les Ardennes. Il s'agissait pour les Allemands d'une désertion avec des conséquences pour mon père, ma mère et moi.

RAS MOTTE

A chaque alerte, les jours d'école, nous allions nous réfugier dans le bois du château de Jonville juste en face du COSEC, rue de la fileuse. C'était une idée de Monsieur qui voulait nous éloigner le plus possible de l'usine d'assemblage pour le cas où elle serait bombardée. Une excavation du terrain nous servait de protection. Pour nous, c'était vraiment la récré.

Un jour que la fin de l'alerte venait de sonner, trois avions allemands passèrent au ras de nos têtes pour éviter de se faire repérer par la chasse anglaise qui escortait les escadrilles de bombardiers serrées les unes contre les autres, petits oiseaux blancs de 10 cm (vus d'en bas) à 8000 mètres dans le ciel bleu.

Monsieur ne put s'empêcher de s'écrier « ah ! vous ne faites plus les malins maintenant, pour-quoi vous ne montez pas le haut pour voir ». Je me demande comment ils auraient fait, même en remplaçant leurs croix gammées par des cocardes sur les ailes de leurs avions il n'y avait plus aucune place dans le ciel.

Une nuit, à force de raser les arbres, l'un d'eux termina son vol sur le sommet d'un pylône de St Assise. Une bonne dizaine de mètres de ferraille resta longtemps suspendue à la charpente métallique, témoin irréfutable de cette faute de pilotage, pour notre grand bonheur.

LE BOMBARDEMENT DE PONTIERRY

Une de plus. Pendant les années 43 et surtout 1944, nous n'y faisons plus attention aux alertes. Au début, les forteresses passaient la nuit pour aller décharger leur bombes puis, ayant acquis la totale maîtrise de l'air, elles volaient en plein jour, par vagues successives; nous les apercevions très haut dans le ciel. La flak (DCA allemande) entra alors en action, et de nombreux petits nuages noirs apparaissaient.

Monsieur ces jours là, était furieux après nous qui restions béats à regarder ce spectacle « bande d'idiot's dépêchez vous de vous mettre à l'abri, vous voulez que ça vous tombe sur le nez tout ce qui éclate la haut ? » Peine perdue, nous ne l'écoutes pas, le danger c'était pour les autres, ailleurs.

Pas ce 1er août.

La sirène avait sonné les trois coups depuis quelque temps, les avions étaient passés et

comme d'habitude chacun vaquait à ses occupations, sauf les allemands qui regagnaient toujours leurs abris.

J'avais rencontré un ami de mon père et nous bavardions tranquillement devant la boulangerie de l'avenue de la gare (elle s'appelait comme ça à l'époque) quand nous avons entendu le sifflement des bombes. Je voyais leurs impacts sur le pont de la Seine, c'étaient des bombes incendiaires et, croyant que l'avenue allait être prise en enfilade, j'ai couru (le plus vite que je pouvais) pour me mettre à l'abri derrière une maison.. Pendant ma course, je voyais sur le coté, de gros nuages noirs qui s'élevaient vers le ciel dans lesquels se mêlaient des débris de toute sorte.

Puis le silence s'installa, un long silence comme si la vie s'était arrêtée. Enfin, une porte s'ouvrit derrière moi, la propriétaire de la maison me proposa un verre d'eau ; elle pensait peut-être que j'avais eu peur mais non, tout c'était passé tellement vite et je n'avais qu'une idée : me mettre à l'abri.

Sur la nationale 7 totalement encombrée la plus grande confusion régnait. Tout le monde venait aux nouvelles et les gens de passage n'avaient qu'une idée, quitter Pontierry, en particulier cet officier Allemand (supérieur sans doute compte tenu de tous les galons d'or qui ornaient ses épaulettes). Assis à l'arrière de sa voiture découverte il passait un savon à son chauffeur qui n'allait pas assez vite à son gré, pour faire un demi tour sur le trottoir.

Je me trouvais devant la gare, quand le moniteur de gymnastique me demanda d'aller aider au déblaiement d'une cité qui avait été touchée par une bombe ; rapidement parmi les décombres, je découvris une chaussure, puis une cheville...

L'homme que j'aidais (une bonne cinquantaine d'années) me dit : quel âge as-tu mon p'tit gars ? - 14 ans m'sieur - t'es grand pour ton âge, il ajouta :

Maintenant il faut que tu t'en ailles, vas retrouver tes copains. Il valait mieux; sous les gravats, aidé par d'autres adultes il dégagea le corps d'une jeune femme (Me Jeanine Varin maman d'une petite fille de 4ans).

LA LIBÉRATION

Grand calme dans la rue, ce mardi 22 août ; la journée avançait, apathique comme les précédentes.

Tout à coup vers 16 heures, des cris : « les américains ! » une clameur forte, puissante, dévala la côte de Pringy . Elle précédait de quelques secondes quatre, cinq (je ne sais plus) véhicules légers, mitrailleuse lourde à l'avant, bâche rose à l'arrière. Les gens sortaient des maisons, couraient sur le bord de la route, criaient, applaudissaient. Devançant ces voitures de quelques mètres, au milieu de la route, bien droit sur sa petite moto, le docteur Limoge. On peut imaginer à cet instant le sentiment de fierté qui a dû envahir cet homme, résistant de la première heure, qui une fois de plus au service de ses concitoyens et bien souvent aussi de ses patients, servait de guide à nos libérateurs.

Malgré nos démonstrations de joie, les soldats ne nous regardaient pas, plus préoccupés à scruter les fenêtres et les toits de nos maisons.

A peine arrivés devant la mairie, ils faisaient demi tour pour repartir aussi vite qu'ils étaient arrivés. Une fusillade éclata et l'avenue redevint déserte.

Caché derrière un marronnier devant notre maison, j'apercevais quelques civils sans arme qui essayaient de progresser vers la mairie; il était impossible de localiser les tirs mais nous avons appris dans la soirée qu'un résistant (Roger Fadin) avait été tué près du château d'eau.

Ma mère me tira de mon poste d'observation et me fit regagner notre immeuble. Les locataires avaient décidé de se regrouper, en cas de danger, dans une des six caves ; le soupirail de celle que nous avions choisi donnait sur la nationale. Dans l'obscurité totale nous attendions depuis une vingtaine de minutes quand nous avons entendu au loin, un sourd grondement qui se rapprochait et qui devint parfaitement audible : celui de chenilles sur la chaussée. Petit moment d'inquiétude, de quelle nationalité étaient-elles ? allemandes ou américaines ?

Des cris à nouveau, nous ont fait sortir de notre abri « les Américains ! les Américains »

Le premier char était déjà arrivé devant le restaurant 'le cheval blanc' les autres suivaient en direction de Melun, colonne interminable qui progressait lentement, s'arrêtait souvent.

Toute la ville était dehors pour les acclamer, les gens criaient, riaient, essayaient de serrer la main des soldats qui, de leur poste de conduite ou du haut de la tourelle du blindé nous regardaient mi amusés, mi indifférents à nos démonstrations de

joie. Quelques jeunes filles plus hardies montaient sur le char pour les embrasser.

Gilbert S, toujours prévoyant, était revenu avec des craies et nous inscrivions nos noms et des messages sur les chars. Une 'précieuse' du haut de sa fenêtre du 1er étage voulu nous faire rectifier une faute d'orthographe <Non, pas une faute d'orthographe une faute d'inattention> avons-nous répliqués vexés, à cette empêcheuse d'être heureux. Pontierry était en liesse.

Retranchée de l'autre côté de la Seine, l'artillerie allemande envoya quelques obus mais rien ne pouvait arrêter la progression des blindés du général Patton.

Tard le soir, très excités, nous avons regagné notre cave (par précaution) pour passer la nuit avec tous nos voisins. Après une journée si longue et si riche en événements, nous avons eu beaucoup de mal à trouver le sommeil.

LES JOURS SUIVANTS

Tôt le lendemain, notre petit groupe de copains repartait en vadrouille. Les soldats américains avaient passé la nuit dans le bois du château de Jonville (aujourd'hui Kulmann). ils s'étaient confectionnés des abris individuels, tranchées rectangulaires de 40cms de profondeur. Bien entendu nous leur chions des cigarettes, les fameuses camel au goût de miel mais eux aussi devaient nous prendre pour des fumaillons et ils nous donnaient des chewing gum .

Ils avaient installé des batteries de canons de 105mm dans la plaine de Jonville pour répliquer aux tirs Allemands et aussi pour préparer la traversée de la seine de leurs blindés sur un pont de bateaux.

Vers le milieu de la matinée nous étions dans la cour de la gendarmerie. Devant des badauds ricanant, un coiffeur improvisé, tondeuse à la main s'en donnait à cœur joie dans la chevelure des femmes damnées. L'artillerie ennemie entra en action, les obus éclataient à une quarantaine de mètres au dessus de nos têtes ; nous les gosses, nous avons déguerpi rapidement.